

EN QUESTION
sens & engagement

démocratie
écologie
interculturalité
spiritualité

crédit : Luke Porter - Unsplash

La résistance, germe de l'espérance ?

/ **Témoignage**

Un jésuite au chevet d'une
société malade

/ **International**

Quel devenir pour la RD Congo ?

/ **Chronique philo**

Notre société a besoin
de profondeur

La revue *En Question* vise à offrir un espace de réflexion et de recul afin de donner sens à nos actions. Les réflexions qui y sont diffusées ont pour objectif de soutenir et d'encourager l'action pour la justice sociale. La revue est éditée par le Centre Avec, centre d'analyse sociale fondé par les jésuites, dont les différentes activités poursuivent ce même objectif.

Rédacteur en chef

Simon-Pierre
de Montpellier

Coordinateurs du dossier

Simon-Pierre
de Montpellier
Manon Houtart

Comité de rédaction

Claire Brandeleer
Guy Cossée de Maulde
Jean-Baptiste Ghins
Manon Houtart
Frédéric Rottier

Assises d'En Question

Une fois par an, nous réunissons des personnes engagées sur le terrain social, associatif et académique pour croiser leurs savoirs et nourrir la construction de nos dossiers pour l'année à venir. Vous souhaitez vous y investir ? Contactez-nous : info@centreavec.be

Vincent Vancoppenolle

Gestion des abonnements

Vera Tikhomirova

Mise en page & création graphique

Virginie Anne Delaleu

Editeur responsable

Frédéric Rottier
Rue Maurice Liétart 31/4
B-1150 Bruxelles

Nous contacter

Centre Avec asbl
Rue Maurice Liétart 31/4
B-1150 Bruxelles
Tél: +32(0)2.738.08.28
info@centreavec.be
www.centreavec.be

Aucune illustration ne
peut être utilisée sans
l'accord des auteurs.

N° ISSN

2030-7764

Impression

Snel Grafics (Herstal,
Belgique).



“

L'amour est lutte ; la vie est lutte, contre la mort ; la vie spirituelle est lutte, contre l'inertie matérielle et le sommeil vital. La personne prend conscience d'elle-même non pas dans une extase, mais dans une lutte de force. La force est un de ses principaux attributs. Non pas la force brute de la puissance ou de l'agressivité où l'homme se renonce pour imiter le choc matériel, mais la force humaine, à la fois intérieure et efficace, spirituelle et manifeste. [...] Il n'est pas de société, d'ordre, ou de droit qui ne naisse d'une lutte de force, n'exprime un rapport de forces, ne vive soutenu par une force. Le droit est un essai toujours précaire pour rationaliser la force et l'incliner vers le domaine de l'amour. Feindre le contraire ne mène qu'à l'hypocrisie : on est « contre la lutte des classes », comme s'il y avait un progrès social sans lutte ; on est « contre la violence », comme si l'on ne posait pas du matin au soir des actes de violence blanche, comme si nous ne participions pas par gestes interposés aux meurtres diffus de l'humanité.

EMMANUEL MOUNIER,

« Chapitre IV. L'affrontement », *Le personnelisme*,
Presses Universitaires de France, 1950.

sommaire

5

édito

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

6

témoignage

Un jésuite au chevet
d'une société malade

MARTIN RONDELET

12

international

Quel devenir pour la RD Congo
à l'aube d'un nouveau scrutin ?

ALAIN NZADI-A-NZADI

20

chronique philo

La société entière a besoin de profondeur

FRÉDÉRIC ROTTIER

66

épinglés

70

humeur

À quoi peut servir le concept de sudalisme ?

JÉRÉMIE PIOLAT

24

dossier

LA RÉSISTANCE,
GERME DE L'ESPÉRANCE ?

26

La critique, une parole au service
de la libération

JEAN-BAPTISTE GHINS

32

Lutte syndicale et militantisme écolo-
giste : la force du collectif contre l'accapa-
rement des ressources

MANON HOUTART

40

Anne Alombert :

La culture numérique comme alternative
aux idéologies de la Silicon Valley

JEAN-BAPTISTE GHINS

46

Les damnés de l'Église
ou les voix du salut

ANNE GUILLARD

52

Timothée de Rauglaudre : Sur les pas
de la théologie de la libération

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

60

en bref

64

engageons-nous

édito

NÉ EN 92 À BRUXELLES

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER, *rédacteur en chef.*

“

Si j'étais né en 17 à Leidenstadt, sur les ruines d'un champ de bataille, aurais-je été meilleur ou pire que ces gens ? [...] Si j'avais grandi dans les docklands de Belfast, soldat d'une foi, d'une caste, aurais-je eu la force envers et contre les miens ? [...] Si j'étais née blanche et riche à Johannesburg, entre le pouvoir et la peur, aurais-je entendu ces cris portés par le vent ? »

DANS *Né en 17 à Leidenstadt*, Jean-Jacques Goldman (français d'origine juive polonaise par son père et allemande par sa mère), Michael Jones (gallois) et Carole Fredericks (afro-américaine) se demandent quelle aurait été leur position dans un contexte d'oppression.

Né en 92 à Bruxelles, dans le confort matériel et culturel, face au dérèglement climatique, à l'effondrement de la biodiversité, à l'accroissement des inégalités et des migrations forcées, est-ce que j'entends la clameur des pauvres et de la terre ? Homme blanc catholique et « de bonne famille », suis-je à l'écoute des victimes du patriarcat et du cléricalisme ? Et si j'étais à l'avant-garde de technologies numériques, laisserais-je à tout un chacun la possibilité de se les approprier sans les leur imposer ?

Quelle que soit notre situation sociale, économique et culturelle, le dossier de ce numéro estival d'*En Question* nous invite à interroger notre responsabilité individuelle et collective dans la mise en place et le maintien de structures ou cultures de domination – des humains sur la terre, des hommes sur les femmes, de l'argent sur la dignité et le vivant, de la technique sur la politique, etc. Avec une certaine radicalité. Non pas celle qui ne tolère pas la divergence, mais bien celle qui nous pousse à creuser à la racine.

Quoi qu'il en soit, plutôt que de nous opposer sur les formes de luttes, laissons-nous interpeller, bousculer, transformer par les enjeux qui les sous-tendent. En nous rappelant que les grandes avancées sociales ont été obtenues grâce à l'alliance de révolutionnaires/radicaux et de réformateurs/modérés. Qu'il s'agisse de la fin de l'Ancien Régime, de l'abolition de la ségrégation raciale, du droit de vote des femmes ou de la sécurité sociale. Les différentes manières de résister ne s'opposent pas, elles se nourrissent l'une l'autre. Et de leur alliance, sans violence, peut jaillir l'espérance. ■

dossier

A woman with long, wavy brown hair is shown in profile, speaking into a vintage red microphone. The microphone has a silver grille and a black cord. The background is a clear blue sky. The word 'dossier' is written in large, white, lowercase letters in the top left corner.

LA RÉSISTANCE, GERME DE L'ESPÉRANCE ?

Pour entamer ce dossier, **JEAN-BAPTISTE GHINS** pose des balises conceptuelles aidant à analyser les logiques de domination à l'œuvre dans notre société, sans sombrer dans le manichéisme.

Au cœur du dossier, trois articles mettent en lumière différentes formes de domination (capitaliste, technologique et patriarcale) et tracent des pistes pour y résister. **MANON HOUTART** croise les regards de deux jeunes activistes, l'un syndicaliste, l'autre militant écologiste, pour identifier les intersections et points de tension entre les luttes sociales et écologiques. La philosophe **ANNE ALOMBERT** décèle les idéologies derrière les technologies numériques et plaide pour leur démocratisation. La théologienne **ANNE GUILLARD**, quant à elle, envisage les transformations nécessaires pour que l'Église catholique puisse être digne de confiance, conséquente et hospitalière.

Enfin, **TIMOTHÉE DE RAUGLAUDRE**, journaliste indépendant, nous emmène sur les pas de la théologie de la libération, née dans la seconde moitié du 20^e siècle en Amérique latine et qui peut continuer à inspirer les luttes sociales et écologiques d'aujourd'hui.

Anne Alombert : LA CULTURE NUMÉRIQUE COMME ALTERNATIVE AUX IDÉOLOGIES DE LA SILICON VALLEY

Anne Alombert est maître de conférences en philosophie à l'Université Paris 8. Spécialiste des mutations technologiques, elle publie *Schizophrénie numérique* aux éditions Allia, et plaide pour une culture ajustée aux techniques contemporaines. Rencontre en présentiel dans le monde des idées.

Propos recueillis par JEAN-BAPTISTE GHINS.

Quelle est la spécificité de la perspective philosophique sur le numérique ?

Selon moi, la philosophie nous permet d'interroger la manière dont nous parlons des dispositifs techniques. La philosophie, comprise en un sens très général, c'est avant tout une interrogation sur le sens des mots que nous utilisons et une lutte contre l'idéologie. Or, aujourd'hui, quand nous parlons des technologies numériques, nous utilisons des expressions que nous comprenons mal. Par exemple, lorsque nous parlons d'intelligence artificielle, d'apprentissage automatique, d'agent conversationnel, de réalité virtuelle, s'est-on interrogé sérieusement sur le sens de ces termes ? Si on

les questionnait réellement, on verrait toutes sortes de problèmes émerger. C'est précisément ce que la philosophie nous engage à faire. Si ces termes n'ont pas de sens, il faudra alors les déconstruire, ainsi que l'idéologie qui les accompagne, pour proposer un nouveau vocabulaire, plus pertinent, qui nous permettrait de penser les vrais enjeux des mutations auxquelles nous faisons face. Par exemple, en ce qui concerne ChatGPT, plutôt que de s'interroger sur la prétendue « intelligence » de la machine, il s'agira de questionner la façon dont elle automatise des facultés d'expression et de pensée.

Un des éléments de langage qui est beaucoup utilisé actuellement,

c'est le mot *numérique*. Qu'est-ce que ce terme désigne ? La totalité des objets avec un écran ? Ou peut-être ceux qui sont connectés via le réseau Internet ?

En effet, ce terme désigne toutes sortes de choses. Je dirais que les technologies numériques constituent avant tout un nouveau stade dans l'histoire des technologies d'enregistrement, à la fois de la parole, des images, du son, etc. et même des activités, puisqu'aujourd'hui toutes nos activités sur internet sont tracées, enregistrées sous forme de données. Le numérique, c'est aussi la réduction de tous ces flux – flux de paroles, flux de sons, flux d'images, flux d'activités – à des données binaires qui peuvent être traitées par des calculs algorithmiques. Bien sûr, comme vous l'avez suggéré, le terme « numérique » désigne également des appareils de type smartphone, ordinateur, tablette, ainsi que l'infrastructure Internet. Le terme désigne ensuite un certain type de dispositifs qui s'appuient sur ces infrastructures et sur ces appareils, comme les réseaux sociaux ou les plateformes de contenus. D'ailleurs, ces derniers éléments sont des dispositifs apparus relativement récemment dans l'histoire du numérique. Les technologies numériques se sont d'abord constituées à travers le Web, donc les sites, les liens hypertextes, les moteurs de recherche, pour ensuite expérimenter un bouleversement autour des années 2000-2010, avec l'apparition de ce qu'on a appelé l'Internet des plateformes et les réseaux sociaux. C'est à ce moment-là que les smartphones ont commencé à se diffuser massivement dans les sociétés. Quand on parle du numérique, il est donc fondamental de bien distinguer entre différents moments technologiques. Aujourd'hui, on est en train de vivre une nouvelle muta-

tion, notamment avec la diffusion massive de l'intelligence artificielle et des énormes modèles de langages qui sont derrière ChatGPT et autres... Cela va transformer à nouveau tout l'écosystème numérique.

“ On est en train de vivre une nouvelle mutation, notamment avec la diffusion massive de l'intelligence artificielle.

Vous parlez de grandes transformations qui séparent différentes périodes. Peut-on estimer que nous sommes entrés dans une ère, avec le numérique, qui serait celle de l'*homo numericus*, et qui impliquerait un changement de paradigme par rapport à ce qu'a été le monde de l'Homme moderne ?

Je ne sais pas si on peut parler d'ère. Sur cette question, je m'appuie sur la théorie des époques de Bernard Stiegler, un philosophe avec lequel j'ai travaillé et qui m'a beaucoup influencée. Stiegler soutient qu'il y a des changements techniques qui se produisent, mais qu'ils ne suffisent pas à faire époque, à fonder une culture ou une histoire. Ils constituent un bouleversement brut. Pour qu'une nouvelle époque voie le jour, il faut que de nouveaux savoirs et de nouvelles institutions sociales apparaissent. Donc, à la fois de nouveaux savoir-vivre, de nouveaux savoir-faire, de nouveaux savoirs théoriques, et de nouvelles organisations

sociales qui permettent d'adopter ce changement technologique collectivement, de le penser et éventuellement de faire de ces technologies des supports de mémoire et de savoir collectifs.

Aujourd'hui, pour reprendre une expression de Stiegler, j'ai le sentiment que nous ne sommes pas dans une nouvelle ère, mais davantage dans une « absence d'époque ». C'est-à-dire que nous constatons une mutation technologique d'une immense ampleur, mais elle se produit à une vitesse telle que nous n'avons pas le temps de développer des pratiques en cohérence avec ce milieu technique inédit. Nous n'arrivons pas à adopter collectivement le numérique ; nous ne parvenons pas non plus à transformer nos institutions sociales pour qu'elles puissent encadrer ces développements technologiques. C'est un phénomène que Stiegler avait décrit sous le nom de « disruption ». Et c'est ce dont témoigne aujourd'hui une lettre comme celle d'Elon Musk, qui demande un ralentissement des recherches en intelligence artificielle pour des raisons de sécurité. Pour moi, c'est le symptôme d'une époque qui ne parvient pas, justement, à faire époque, parce que le changement technologique et les innovations sont permanentes et beaucoup trop rapides.

Peut-être le numérique nous est-il étranger parce que nous ne faisons pas partie de celles et ceux qui le construisent concrètement. Ne pourrions-nous pas dire qu'il existe une culture numérique chez les personnes qui sont au cœur de l'innovation, les grands acteurs de la Silicon Valley, tel l'informaticien Ray Kurzweil, qui proposent un

discours adapté aux innovations qu'ils conçoivent ?

Je ne parlais pas de culture mais d'idéologies, au sens où il s'agit de discours qui sont au service de projets industriels qui ont eux-mêmes pour finalité d'éliminer la dimension politique des sociétés. Quand on observe, par exemple, les ambitions d'un entrepreneur comme Peter Thiel, ex-conseiller de Trump, co-fondateur de PayPal et l'un des premiers investisseurs dans Facebook, on constate qu'il n'a pas de théorie politique à proprement parler. S'il en a une, c'est un libertarisme poussé à l'extrême : la destruction de la puissance publique, de la loi en tant qu'elle représente potentiellement une volonté collective, et l'imposition de systèmes technologiques auxquels les individus sont censés s'adapter, ou même de technologies persuasives qui dirigent insidieusement nos gestes. Selon cette perspective, les comportements doivent être régulés sans passer par une forme de réflexivité. Il s'agit d'une vision comportementaliste de l'humain qui consiste à vouloir l'influencer via différents signaux et à le gouverner de la sorte. Derrière cela, on retrouve la volonté d'éliminer tout ce qui relève de l'interprétation humaine en la remplaçant par du calcul automatisé. La façon dont les acteurs de la Silicon Valley pensent les technologies numériques computationnelles ne laisse pas de place à la discussion, l'interprétation et la délibération collective, et, en cela, leurs discours ne constituent pas une culture. Ils proposent essentiellement ce qu'Evgeny Morozov a décrit sous le nom de *solutionnisme technologique* : l'idée que nous allons imposer des dispositifs techniques, souvent standardisés – donc partout les mêmes, indépendamment des différences locales, culturelles, ter-

ritoriales –, et par là même régler des problèmes d'ordre socio-politique, pourtant toujours inscrits dans un lieu et une histoire donnés, avec une recette universelle. Heureusement, le numérique n'est pas réductible à ces idéologies.

“ L'enjeu c'est que les citoyens deviennent aussi des concepteurs des technologies numériques, et pas uniquement des utilisateurs.

Contre l'idée qu'il existerait une solution standardisée pour chaque problème à échelle du globe, vous défendez donc une mobilisation locale des outils technologiques, guidée par une interprétation propre à un lieu, ou en tout cas intégrée à une culture et une communauté déterminées ?

L'enjeu, pour moi, c'est que les citoyens deviennent aussi des concepteurs des technologies numériques, et pas uniquement des utilisateurs. Pour cela, je défends la « recherche-action », c'est-à-dire une recherche contributive qui regroupe des chercheurs académiques, des ingénieurs, des citoyens, des professionnels, des représentants politiques, des acteurs économiques, etc. Ces personnes se rassemblent pour essayer de s'approprier et co-construire le « numérique » qui correspond aux besoins de leur vie concrète, donc localisée. Ainsi faisons-nous du

numérique un objet de recherche et d'interrogation pour ne pas nous retrouver avec des dispositifs inadaptés, imposés selon des logiques marchandes et socialisées à travers le marketing, c'est-à-dire uniquement pensés par le biais des discours publicitaires.

Prenons l'exemple de l'éducation. L'enjeu, à cette échelle, ne devrait pas être d'intégrer le plus vite possible des nouveaux outils dans les écoles ou les universités, mais de comprendre comment le numérique transforme la pratique même des savoirs. Si vous voulez numériser, vous devez d'abord vous demander comment le numérique pourrait servir les objectifs de la discipline philosophique, mathématique, géographique... Les dispositifs numériques potentiellement utiles dans chacune de ces disciplines n'ont aucun rapport les uns avec les autres. Une méthode, dès lors, consisterait à lancer des recherches contributives qui allient des professeurs, des étudiants, des chercheurs, des ingénieurs, et à se demander quel type d'outil numérique il serait possible de concevoir et d'expérimenter ensemble en fonction des règles épistémiques d'une discipline donnée. Mais s'il s'agit de mettre du numérique là où il y avait du papier et un écran là où il y avait un enseignant, donc si on s'en tient à un paradigme de substitution ou de remplacement, mieux vaut s'abstenir : on sait que cela est vain et ne peut que casser des relations sociales de transmission.

On a parfois le sentiment d'être essentiellement sur la défensive quand il s'agit du numérique. On sait qu'il est nécessaire de se l'approprier, mais on aimerait secrètement qu'il

n'ait pas émergé. A-t-on des raisons de s'enthousiasmer de la numérisation, au-delà du simple constat quant à son actualité ?

Le numérique, à l'origine, ce sont des technologies qui rompent avec les médias analogiques, donc radio, cinéma, télévision, qui sont des médias unidirectionnels, c'est-à-dire où le contenu produit est transmis à un récepteur, sans réponse possible. Les technologies numériques ont rendu possible l'émergence de médias multidirectionnels, où le récepteur peut lui même devenir producteur. On passe alors d'une hiérarchie figée entre des producteurs et des récepteurs de symboles à un système où on a des *contributeurs de symboles*, pour paraphraser Stiegler.

Avec le numérique, nous avons l'opportunité de dépasser la situation de misère symbolique dans laquelle une minorité dispose du pouvoir de produire des récits, des images et des idées, et où la majorité se retrouve dans une position passive et ne peut donc pas participer à la production culturelle. Une encyclopédie comme Wikipédia, à laquelle on peut par ailleurs faire plein de reproches, rend notamment possible un nouveau processus de construction collective du savoir, et n'aurait jamais pu apparaître sans les technologies numériques.

En matière d'éducation aux médias, on peut aujourd'hui facilement demander à des lycéens de faire des émissions radio, de créer eux-mêmes leur chaîne sur YouTube (ou d'autres plateformes potentiellement moins nocives). La numérisation des technologies audiovisuelles les a rendues accessibles au plus grand nombre. Malheureusement, certains acteurs privés se sont emparés de cette nouveauté pour en

réduire les possibilités expressives et les possibilités contributives.

“ Il est donc urgent de s'interroger sur la façon de mettre cette technologie au service de l'intelligence collective.

Actuellement, sur les réseaux sociaux, les différents utilisateurs sont individualisés et les principes qui règlent les usages sont ceux de l'exposition de soi et de la quantification des vues. À contre-courant, on pourrait imaginer des réseaux sociaux qui permettent la création d'œuvres collectives. Ça existe en partie, mais ce ne sont pas les réseaux plébiscités, ni ceux qui sont soutenus financièrement et politiquement. Par conséquent, on en vient à parler du numérique en général, pour le meilleur et pour le pire, donc soit dans une perspective progressiste complètement naïve, soit dans une perspective décliniste complètement réactive. Il est donc urgent de s'interroger sur la façon de mettre cette technologie au service de l'intelligence collective. ■

